

REMMERT Enrico, *La guerra dei murazzi* (Marsilio, 2017, 200 p.)

Quatre récits se succèdent et c'est le premier d'entre eux qui donne son titre à l'ouvrage.

À Turin, le long du Pô, ont été érigés au milieu du XXe siècle d'énormes murs : les *Murazzi*, au bas desquels se trouvent des arcades d'abord fréquentées par des pêcheurs et des lavandières. Ils ont été peu à peu remplacés par une population de trafiquants et de laissés pour compte : des immigrés nord-africains, des hooligans, une jeunesse italienne défavorisée. C'est dans ce quartier qu'a élu domicile la narratrice, étudiante en lettres le jour et barmaid le soir. La nuit la population, de plus en plus jeune, de plus en plus éméchée, s'affronte en bandes rivales, il y a souvent des blessés et même des morts. Les incendies de voitures et les batailles entraînent des repréailles policières. Les médias minimisent de tels évènements, lorsqu'ils ne les passent pas sous silence. C'est pourtant une véritable guerre, qui fascine la narratrice immergée dans le quartier. Elle est d'autant plus attentive aux évènements qu'elle est devenue l'amante de Florian l'Albanais, son amour, son héros... Des questions se posent à elle aussi bien qu'au lecteur : qui est responsable de certaines atrocités ? qui est raciste ? qui ne l'est pas ? Pour la narratrice profondément désabusée, l'humanité n'a fait aucun progrès depuis les hommes primitifs.



Le récit suivant, le plus bref : *Otto progetti per la costruzione di una nuvola*, huit projets pour la construction d'un nuage, met en scène le narrateur ainsi qu'un certain Claudio Mora, tous deux organisateurs d'un show de coiffure à Venise, au Palais du cinéma. L'invité star est un coiffeur anglo-japonais, Hiroshi Takimura. Ce dernier se révèle des plus bienveillant et policé, allant même jusqu'à fêter avec ses hôtes la victoire de l'équipe italienne de football contre l'Allemagne. Quant au show lui-même, Hiroshi réalise avec virtuosité une performance artistique des plus poétique. Le lecteur est transporté sur un petit nuage dans un univers vénitien de luxe, de beauté, de bienveillance, de bonheur. Le chiffre 8 du titre n'en est-il pas le symbole au Japon ?

Avec le troisième, *Avana 3 a.m.*, le lecteur redescend peu à peu du nuage. Le narrateur et deux amis, Max et "le Gros", tous trois italiens, circulent à Cuba en compagnie de Luis, un cubain. le père du Gros projette d'investir à Cuba dans le secteur touristique. Il a envoyé son fils et les deux amis de ce dernier pour observer et rapporter ce qu'ils auront vu. A la recherche de la maison d'une certaine Dulce à qui ils doivent remettre un paquet, ils constatent la misère et la désolation ambiante. Luis critique les politiciens cubains corrompus, évoque les conséquences de l'embargo américain qui a contraint Castro à ouvrir le pays au tourisme. La population vit d'expédients, de marché noir, de prostitution : des mères vont même jusqu'à prostituer leurs fillettes... Ils font chez l'habitant l'expérience de consommation excessive d'alcool et de marijuana. La location d'une voiture est l'occasion d'apprendre que les Cubains ne peuvent pas se déplacer dans ce pays sans un laissez-passer, qu'ils peuvent être emprisonnés pour délit d'opinion... Les trois italiens se retrouvent au milieu d'une manifestation à La Havane contre Fidel et pour la liberté ; la manifestation dégénère. La violence, sous des formes diverses, est omniprésente.

Dans le dernier récit qui s'intitule Baal, le narrateur est engagé par un éleveur de pitbulls dans une contrée isolée. Il doit en échange du gîte et du couvert recurer la maison et donner à boire aux chiens. L'un deux, appelé Baal, est un animal très dangereux qui ne respecte que son maître et qui est tenu isolé dans un enclos à part. Deux frères serbes, éleveurs de chiens et organisateurs de combats, viennent proposer de l'argent pour obtenir Baal. Fabricino refuse de le vendre. Alors ils vont inventer une ruse pour parvenir à leur fin, une fin qui pourrait bien être la leur.

Trois de ces quatre récits mettent donc en scène la violence sous diverses formes et en des lieux divers et le narrateur de *Baal* met en garde le lecteur : « Baal è lì tra voi », Baal est là, parmi vous. Le contraste avec l'épisode vénitien n'en est que plus frappant. Et si l'antidote de la violence se trouvait dans la beauté et dans l'art ?

L'écriture de Enrico Remmert donne à voir les événements au travers de la subjectivité d'un narrateur personnage. Il évoque des actions qui se succèdent à un rythme haletant par exemple lors de certaines batailles et leur donne du relief ; il peut aussi nous offrir la contemplation émerveillée de la lagune de Venise à travers la douceur d'une phrase à l'équilibre binaire. Ce livre me paraît réunir des qualités littéraires indéniables.

Danielle FUSTÉ
Novembre 2018